Un grand fauve

Je ne savais pas que les tigres avaient les dents si jaunes. J'ai pourtant regardé beaucoup de reportages sur les animaux. J'adore ça. Les reportages. Et les animaux.

Enfin, je les adore à la télé. De l'autre côté des écrans, la vie paraît bien rangée. Mais dans ce petit bois, à exactement 650 mètres de chez moi (mon téléphone portable calcule les distances), ce gros tigre fait désordre.

Au début, quand j'ai entendu le froissement des feuilles mortes sous la futaie, j'ai pensé que j'allais croiser un promeneur. Ou un chien. Je me suis arrêté pour scruter les buissons. C'était bizarre, de petites branches remuaient comme si quelqu'un

se déplaçait en rampant. J'étais en train de me demander s'il ne valait pas mieux rebrousser chemin quand il est apparu. Un tigre. Un vrai tigre.

J'ai une pensée idiote : heureusement que mes parents ne sont pas là pour assister à mon dépeçage. Ils sont beaucoup trop sensibles. S'ils s'aperçoivent par hasard que je regarde un documentaire animalier, ils restent plantés près de moi, télécommande à la main et, au moment où le fauve fonce vers sa proie, zappent sur une chaîne de dessins animés comme à l'époque de mes quatre ans, rassurés par la crétinerie des lapins. Mes parents rêvent d'un monde où tous les êtres seraient végétariens, même les lions. Même les moustiques.

Même les tigres.

Et, en cet instant, je les comprends.

Si on m'avait prédit que je finirais sous les dents jaunes d'un énorme tigre deux jours avant d'entrer en sixième, à 650 mètres de chez moi, je me serais peut-être fait moins de souci.

Par rapport au collège, je précise. Parce que si je me balade dans ce petit bois, c'est justement pour me changer les idées et éviter de penser à la rentrée. Et c'est un peu la faute de mes parents. Ça m'ennuie d'en dire du mal dans de telles cir-

constances mais, quand même, s'ils m'avaient moins persécuté tout au long de l'été, avec cette rentrée en sixième, je n'aurais jamais eu l'idée d'aller me promener tout seul. Je ne suis pas très « promenade », je préfère, comme tout le monde, jouer à des trucs en mangeant des machins, ou l'inverse.

Mes parents ne pensaient pas à mal. Ils voulaient juste *me mettre en garde.* Au début, j'étais plutôt content de changer d'univers et de découvrir enfin le collège. Surtout qu'il est plutôt chouette. Flambant neuf, vitré, avec des espaces verts et même un skatepark à proximité. J'ai entendu des merveilles du self et du CDI, où l'on peut lire des BD sur des coussins, à ce qu'il paraît.

Mes parents jugeaient toutes ces perspectives intéressantes, en effet, mais ils ont tenu à me rappeler que l'important, c'était le travail si je voulais me faire une place dans la vie. À la moindre inattention, m'ont-ils expliqué, on décroche, on rate un contrôle, et là, c'est la dégringolade : mauvaises notes, redoublement, chômage, mendicité.

Sans oublier, ont-ils précisé en baissant un peu la voix, les autres dangers propres au collège. La drogue, bien sûr (au collège, la plupart des élèves de troisième sont des trafiquants, je devais le savoir),

les réseaux sociaux (qui détruisent les neurones, puis conduisent au suicide), le harcèlement (conséquence des réseaux sociaux), et quantité de pièges divers et variés. Le collège, à les entendre, c'était comme être enfermé dans un documentaire animalier sans télécommande pour revenir aux dessins animés. Fini les dessins animés, les lapins, l'enfance, l'insouciance, la joie.

Mes parents m'expliquaient tout ça sur un ton léger, durant d'interminables randonnées dans la montagne. Ils aiment la montagne, surtout quand il fait chaud et qu'on ne risque pas de croiser un humain. Ils aiment les côtes raides, les cailloux, les rapaces qui passent au loin et les petits villages, en contrebas, nichés dans la vallée. « C'est sublime », dit mon père. « Sublime », confirme ma mère. Moi je ne parle pas, j'essaie de laper les dernières gouttes d'eau tiède dans ma gourde.

Et pourtant, là, dans mon petit bois, parfaitement immobile, les yeux plongés dans ceux du tigre, je peux vous dire que je la regrette, la montagne. Je donnerais cher pour entendre à nouveau mon père me raconter ses débuts en sixième, quand un grand type lui avait demandé de lécher ses chaussures, pour rigoler, parce qu'à l'époque il existait

une coutume qui s'appelait le « bizutage ». Mais c'est interdit maintenant. Normalement. Mon père s'était rebellé, il n'avait pas léché les chaussures du type. Il avait juste accepté de faire dix tours de cour, torse nu, coiffé d'un turban en papier toilette. Mon père est un héros.

Moi, par contre, je ne suis pas sûr. Je pense que je vais hurler, ou m'évanouir, ou les deux si le tigre fait un pas de plus dans ma direction. Déjà, je tremble, et c'est très mauvais. On m'a toujours dit que les bêtes perçoivent notre peur et que ça leur donne envie d'attaquer. Personnellement, je n'en suis pas convaincu. Est-ce que les lionnes cesseraient de sauter sur les zèbres si, en les voyant, ces derniers continuaient à brouter tranquillement ?

J'essaie quand même de me contrôler. Je ne suis pas un zèbre. Je ne suis pas de la nourriture pour tigre. Je ne sais même pas ce que mangent les tigres, d'ailleurs. Je ne pense pas être particulièrement appétissant. Hier soir, j'ai découvert un bouton sur mon front. « De l'acné, a diagnostiqué ma mère. Tu es précoce, dis donc ! » Elle paraissait préoccupée, comme si des événements terribles s'annonçaient. Elle n'avait pas tort finalement.

Existe-t-il une chance, même infime, pour que